

pauvre poète errait désormais *comme un mort* (c'est l'expression d'un auteur arabe) au milieu de la foule qui encombrait les rues de la capitale ¹⁾.

Cette conspiration avait prouvé au ministre que ses ennemis les plus acharnés se trouvaient précisément dans les rangs de ceux qui avaient étudié à ses côtés les belles-lettres, la théologie et le droit. Était-ce un effet de la jalousie? En partie, oui; naguère encore leur égal et leur condisciple, Ibn Abī 'Āmir était monté trop haut pour que les faḳīhs et les hommes de loi ne lui portassent pas envie. Mais ce n'était pas là le seul, ni même le principal motif de l'aversion qu'il leur inspirait: ils le haïssaient surtout à cause des principes religieux qu'ils lui attribuaient. Si l'on excepte quelques penseurs hardis et quelques poètes esprits forts, les hommes élevés à l'école des professeurs de Cordoue étaient très attachés à l'islamisme. Or Ibn Abī 'Āmir passait, à tort ou à raison, pour un musulman assez tiède. On ne pouvait lui adresser le reproche d'afficher des sentiments libéraux en matière de foi, il était trop prudent pour le faire; mais on disait qu'il aimait la philosophie et qu'en secret il cultivait beaucoup cette science. C'était en ce temps-là une accusation terrible. Ibn Abī 'Āmir le sentait. Philosophe ou non, il était avant tout homme d'Etat, et voulant ôter à ses ennemis l'arme redoutable dont ils se servaient contre lui, il résolut de montrer, par un acte éclatant d'orthodoxie, qu'il était bon musulman. Ayant donc fait venir les uléma les plus considérés, tels qu'al-Aṣailī ²⁾, Ibn Dakwān ³⁾ et az-Zubaidī ⁴⁾, il les conduisit dans la grande biblio-

¹⁾ Cf. 'Abd al-Wahid al-Marrākūšī, *al-Mu'ǧib*, texte, p. 17, trad., p. 20—21. Il paraît cependant que plus tard ar-Ramadī fut grâcié tout à fait, car on le trouve nommé parmi les poètes pensionnés qui accompagnaient Ibn Abī 'Āmir pendant son expédition contre Barcelone, dans l'année 986. Voyez Ibn al-Ḥaṭīb, *Iḥāṭa*, éd. du Caire, t. II, p. 71.

²⁾ Abū Muḥammad 'Abd Allāh b. Ibrāhīm al-Umawī al-Aṣailī (ethnique d'Aṣaila = Arcila, au Maroc), traditionniste et faḳīh célèbre, mort en 392. Cf. aḏ-Ḍabbī, *Buǧyat al-multamis*, n° 906, p. 327—328; Ibn al-Farādī, *Ta'riḫ 'ulamā' al-Andalus*, n° 758, p. 208—209.

³⁾ Abū 'l-Abbās Aḥmad b. 'Abd Allāh b. Harṭama Ibn Dakwān, le dernier des *kāḏī 'l-ǧamā'a* de Cordoue sous la dynastie umayyade, né en 342, mort en 413. Une notice lui est consacrée d'après Ibn Ḥaiyān par Ibn Baṣkuwāl, *Kitāb aṣ-Ṣila*, n° 63, p. 34—35.

⁴⁾ Abū Bakr Muḥammad b. al-Ḥasan az-Zubaidī, célèbre philologue andalou, mourut dans la seconde moitié du IV^e siècle H. Cf. aḏ-Ḍabbī, *Buǧyat al-mul-*

Sobh
Dozy
histoire de
Musulmans
T. 2
(1932)
BrM

thèque d'al-Hakam II, où il leur dit qu'ayant formé le dessein d'anéantir les livres qui traitaient de philosophie, d'astronomie et d'autres sciences prohibées par la religion, il les priaient de faire eux-mêmes le tri. Ils se mirent aussitôt à l'œuvre; puis, quand ils eurent rempli leur tâche, le ministre fit jeter les livres condamnés dans un grand feu, et, afin de montrer son zèle pour la foi, il en brûla quelques-uns de ses propres mains¹⁾.

C'était à coup sûr un acte de vandalisme, Ibn Abī 'Āmir était trop éclairé pour ne pas en juger ainsi lui-même, mais il n'en produisit pas moins un excellent effet parmi les uléma et le bas-peuple, d'autant plus que le ministre se montra depuis lors l'ennemi des philosophes²⁾ et le soutien de la religion. Il entourait les ulémas d'égards et d'hommages, les comblait de faveurs³⁾ et écoutait leurs pieuses exhortations, si longues qu'elles fussent parfois, avec une attention et une patience tout à fait édifiantes⁴⁾. Il fit plus encore, il se mit à copier le Coran de ses propres mains, et désormais, quand il partait en voyage, il prenait toujours cette copie avec lui⁵⁾.

S'étant créé ainsi une réputation d'orthodoxie, réputation que bientôt on n'osa plus lui contester, tant elle était bien établie, il tourna son attention sur le calife, qui, à mesure qu'il avançait en âge, devenait plus à craindre pour lui.

Selon le témoignage de son précepteur az-Zubaidī, Hišām II avait annoncé dans son enfance les dispositions les plus heureuses; tout ce qu'on lui enseignait, il l'apprenait avec une étonnante facilité, et il avait le jugement plus solide que la plupart des enfants de son âge⁶⁾. Mais quand tout jeune encore, il fut monté sur le trône,

tamis, n° 80, p. 56—57; Ibn al-Farādī, *Ta'rīḫ 'ulamā' al-Andalus*, n° 1355, p. 383; Ibn Hallikān, *Wafayāt al-a'yān*, t. III, p. 83; al-Faḥr, *Maṭmaḥ*, p. 61—63. Cf. aussi trad. du *Bayān*, t. II, p. 488, note 3.

¹⁾ Cf. Šā'id de Tolède, *Kitāb Ṭabaḳāt al-umam*, éd. Cheikho, p. 67; Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, p. 315, trad., p. 487—488; al-Maḳḳarī, *Nafḥ at-tīb* (*Analectes...*), t. I, p. 136.

²⁾ Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, p. 315, l. 1—3; trad., p. 487. Comparez Amari, *Biblioteca arabo-sicula*, p. 674, les trois dernières lignes.

³⁾ Voyez par exemple Ibn al-Abbār, *Ḥulla* (*Notices...*), p. 151, 152.

⁴⁾ Cf. al-Maḳḳarī, *Nafḥ at-tīb* (*Analectes...*), t. I, p. 266.

⁵⁾ Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, p. 309—310; trad., p. 480.

⁶⁾ Al-Maḳḳarī, *op. cit.*, t. II, p. 51.

sa mère et ment ses facultés prématurément que Hišām vraisemblablement sur aucun titre d'obscure dévotion, et lui-même, les divines et l'éclairé point, i bonnes œuvres cependant son Abī 'Āmir doutait surtout parât de l'es sa véritable dans le palais allées et ven hasard pouvait pour peu que tomber le m rendre impossible se traiteraient sur le Guada lui-même et années, cette alors le ministre Az-Zāhira reçut breuse. Les l Zahra' pour faveurs; les m due d'az-Zāhī Cordoue³⁾.

¹⁾ Ibn 'Idārī,

²⁾ Voyez Ibn

³⁾ Sur la fon

R. Dozy
 Histoire des musulmans d'Espagne, T. 2 (Brill, Leyde, 1932)

ant formé le dessein
 phie, d'astronomie ou
 es priait de faire eux-
 puis, quand ils eurent
 s condamnés dans un
 r la foi, il en brûla

Ibn Abī 'Āmir était
 me, mais il n'en pro-
 éma et le bas-peuple,
 is lors l'ennemi des
 entourait les uléma
 s³⁾ et écoutait leurs
 nt parfois, avec une
 t plus encore,
 mains, et désormais,
 ette copie avec lui⁵⁾.
 xie, réputation que
 était bien établie, il
 re qu'il avançait en

idī, Hišām II avait
 lus heureuses; tout
 étonnante facilité,
 part des enfants de
 monté sur le trône,

alus, n° 1355, p. 383;
 Maṭmaḥ, p. 61—63.

Cheikho, p. 67; Ibn
 87—488; al-Maḥḥārī,

. 1—3; trad., p. 487.
 dernières lignes.
 , p. 151, 152.

36.
 —310; trad., p. 480

sa mère et Ibn Abī 'Āmir s'appliquèrent à étouffer systématique-
 ment ses facultés. Nous n'oserions affirmer qu'ils lui aient fait goûter
 prématurément les jouissances du harem, car, bien que la circons-
 tance que Hišām n'eut jamais d'enfants donne un certain degré de
 vraisemblance à une telle supposition, elle ne s'appuie cependant
 sur aucun témoignage; mais ce qui est certain, c'est qu'ils s'effor-
 cèrent d'obscurcir son intelligence en le surchargeant d'exercices de
 dévotion, et qu'ils tâchèrent de lui persuader que, s'il régnait par
 lui-même, les affaires le distrairaient de la contemplation des choses
 divines et l'empêcheraient de travailler à son salut. Jusqu'à un cer-
 tain point, ils avaient réussi dans leur dessein: Hišām faisait des
 bonnes œuvres, il lisait assidûment le Coran, il priait, il jeûnait¹⁾;
 cependant son intelligence n'était pas encore assez matée pour qu'Ibn
 Abī 'Āmir fût tout à fait rassuré sur son compte, et ce qu'il re-
 doutait surtout, c'est que tôt ou tard une autre personne ne s'em-
 parât de l'esprit du jeune monarque et ne lui ouvrît les yeux sur
 sa véritable situation. Tant que les affaires d'Etat se traitaient
 dans le palais califien, un tel péril était à craindre; pendant les
 allées et venues de tant de généraux et d'employés, un simple
 hasard pouvait mettre le calife en rapport avec l'un d'entre eux, et
 pour peu que cet individu fût ambitieux et adroit, il pourrait faire
 tomber le ministre en un clin d'œil. Un tel danger, il fallait le
 rendre impossible. Ibn Abī 'Āmir résolut donc que les affaires d'Etat
 se traitaient ailleurs, et à cet effet il fit bâtir, à l'est de Cordoue²⁾,
 sur le Guadalquivir, une nouvelle ville avec un grand palais pour
 lui-même et d'autres palais pour les hauts dignitaires. En deux
 années, cette ville, qui reçut le nom d'az-Zāhira, fut achevée, et
 alors le ministre y fit transporter les bureaux du gouvernement.
 Az-Zāhira reçut bientôt dans son enceinte une population fort nom-
 breuse. Les hautes classes de la société quittèrent Cordoue ou az-
 Zahra' pour se rapprocher de la source d'où découlaient toutes les
 faveurs; les marchands y affluèrent aussi, et en peu de temps, l'éten-
 due d'az-Zāhira devint telle que ses faubourgs touchaient ceux de
 Cordoue³⁾.

¹⁾ Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II, texte, p. 270; trad., p. 419.

²⁾ Voyez Ibn Ḥazm, *Tauḥ al-ḥamāma*, p. 104.

³⁾ Sur la fondation d'az-Zāhira, cf. Ibn 'Idārī, *al-Bayān al-muḡrib*, t. II,